

d'hui considéré comme l'un des grands chefs-d'œuvres de la littérature de fiction en France, est non seulement un beau livre, mais un bon livre, et des journaux comme *La Croix* de Paris sont allés jusqu'à déclarer que le roman de Louis Hémon est aussi un chef-d'œuvre catholique.

Quel que soit le mérite relatif de *Vers l'Ouest*, il faut bien tenir compte du fait que l'auteur y décrit une nature, des personnages et des mœurs qui lui sont étrangers, puisque la scène se passe vers 1850. Winnipeg ne ressemble pas aujourd'hui au Fort-Garry de 1870; les plaines du Manitoba, jadis foulées par d'immenses troupeaux de buffles, sont aujourd'hui ouvertes à la civilisation et à la culture; les querelles entre métis et sauvages ont depuis longtemps disparu, et depuis l'insurrection de 1885 le sang a cessé de couler entre guerriers de l'Ouest; cette vie primitive et presque animale que l'auteur fait dérouler sous nos yeux, dans ses personnages métis, sont des scènes du passé dont il n'a pas été témoin; même ce rôle qu'il fait jouer à certain prêtre n'est guère vraisemblable.

Donc, si l'on met en parallèle la situation respective dans laquelle se trouvaient ces deux auteurs, pour y écrire leur roman, l'on voit que Louis Hémon avait pour lui tous les avantages du *vu*, de *l'observé*, du *croqué* sur place, pendant que Constantin Weyer a fait un roman d'imagination, ou, comme le disent les peintres, un tableau de *chic*.

L'auteur n'a pas manqué de propager la légende du "patois canadien-français" et il déclare que les métis passaient au cours de la conversation du "patois canadien-français" au cris, au sauteux, au chippeway, au sioux et à tous les autres idiomes de l'Ouest, mêlés à l'anglais. Ses dialogues sont rendus dans ce langage bâtard et il ne manque aucune occasion d'employer des jurons, des trivialités, ni d'exploiter tout le filon de la langue grasse et épicée que les métis auraient créée au contact des indiens et des aventuriers anglo-saxons à l'emploi ou attirés par la Cie de la Baie d'Hudson. Mais, il y a plus, et c'est là que nous tenons à mettre nos lecteurs en garde. C'est que l'auteur de *Vers l'Ouest*, chez qui l'imagination vive et la plume alerte ont fait naître maintes belles pages, certaines descriptions vraisemblables, quelques chapitres bien agencés, des scènes apparemment bien décrites, c'est que, dis-je, cet auteur n'a pu écrire son roman sans y mêler une intrigue d'amour (élément aussi indispensable que des œufs pour faire une omelette) entre métis, dont quelques traits relèvent plus de la bestialité que de l'amour pur des personnages mis en scène dans *Maria Chapdelaine*.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce point, puisque ce roman n'ajoute rien au renom des métis de l'Ouest, et que, de plus, il ne donne au lecteur aucun enseignement qui le porte à aimer davantage cette partie de notre pays, ni les pionniers qui jadis le foulèrent de leurs pieds.

*Maria Chapdelaine* a été toute une révélation pour les Français de France, et ce livre nous a même fait découvrir à nous-mêmes des sentiments et des aspirations auxquels nous ne nous étions pas arrêtés, tandis que *Vers l'Ouest* nous met en face d'un état de vie sociale que nous ignorions pour la plupart, et qui ne pour-